



Parenthèse

Ispahan (Iran), 21 juin 2009. Depuis jeudi, je suis en vacances ! La police m'a gentiment invité à prolonger mon séjour. Comment refuser une telle marque d'hospitalité. Vous vous demandez sûrement comment nos routes se sont croisées ? D'une façon assez simple. Je profitais de ma dernière journée à Ispahan pour flâner au hasard dans les ruelles des quartiers sud. Je voulais m'éloigner du centre, me rapprocher de ces énormes montagnes qui brisent l'horizon. Peut-être même prendre un ou deux clichés sur lesquels la ville apparaîtrait en regard dérisoire, petite, insignifiante. J'avais repéré les lieux, le dimanche précédent, profitant des trois heures d'attente qu'impose l'administration pour le renouvellement d'un visa. J'avais marché vers l'est, puis piqué au sud. La montagne écrasait la ville, mais la lumière était trop forte aussi m'étais-je promis de revenir. Jeudi dernier donc, je me baladais tranquille dans les rues de la ville... Le ciel virait à l'orage et les éclairs ne tardèrent pas à déchirer les nuages, déversant des paquets d'eau dans le grondement du tonnerre. Je pressai le pas, tournai à droite, puis à gauche ; avisai un attroupement dans la rue transversale où je m'engageai en quête d'un abri... Fidèles à leur habitude, les Iraniens m'accueillirent par de chaleureux « Hello Sir », des « What's your name ? », des « How are you ? » et des « Where are you from ? » auxquels je répondis sans me forcer. Un jeune baragouinait quelques mots de français. Il m'expliqua comme il put que tout ce petit monde se préparait à une lecture du coran à la mémoire d'amis morts en début de semaine. Je n'avais encore jamais vu ce genre de cérémonie, aussi attendis-je pour découvrir. Les femmes, toutes en noir, assises sur le trottoir, faisaient face aux hommes, regroupés sur celui d'en face. L'un d'eux invoqua Mohammad et la foule remercia le prophète avec une unité poignante. Un autre, plus âgé, se mit alors à psalmodier le Livre saint d'une voix nasillarde, la foule se recueillait. Trois policiers, sûrement là pour assurer la sécurité de cette pieuse assemblée, s'avancèrent sur la chaussée, examinant les visages d'un regard sombre. Ils me firent signe de m'approcher, me prièrent de les accompagner et, ainsi, je me retrouvai au poste !

Assis confortablement à la fraîcheur du climatiseur, je surveillais du coin de l'œil deux soldats condamnés à traverser la cour accroupis en canard, puis à enchaîner une série de squats... sous les ricanements des autres bidasses. Deux agents des services de renseignement arrivèrent, en civil. L'un parlait un français correct, je soupçonnais l'autre de le comprendre. Nous avons joué à « Te souviens-tu d'hier ? » Le jeu consiste à reconstituer jour après jour, heure après heure, ce que vous avez fait au cours des trente derniers jours ! Les villes dans lesquelles vous vous êtes arrêtés, les

hôtels dans lesquels vous êtes descendu, les monuments que vous avez visités, les Pieds Nickelés que vous avez rencontrés, les questions que l'on vous a posées, les vôtres et leurs réponses. Pour que ce soit marrant, il faut aller très vite.

Malgré l'heure de préparation qu'ils m'avaient accordée, je reconnais avoir eu du mal ! J'ai dû m'aider du carnet sur lequel je note mes prises de vue et quelques informations sans importance. Ils furent bons joueurs et firent ceux qui ne voyaient rien, le nez plongé dans les feuilles où ils notaient mes réponses. À la fin, j'étais beaucoup plus vague. À ma décharge, j'avouai prendre beaucoup moins de photos les derniers jours. J'eus tout de même l'impression d'avoir pleinement satisfait leur attente. D'ailleurs, ils m'offrirent un verre d'eau. Quand ils me demandèrent si j'avais faim, je crus qu'ils allaient me retenir à dîner, voire m'inviter à rester pour la nuit... Il était si tard et je ne voulais pas m'imposer ! Il me semblait même avoir suffisamment abusé de leur hospitalité.

Depuis, les autorités s'inquiètent pour ma sécurité et m'ont « assigné à résidence ». Afin de les rassurer, je vais leur dire bonjour, tous les matins. On papote une heure ou deux et puis je les laisse vaquer à leurs occupations. Le pire c'est qu'ils ont raison de s'inquiéter pour moi. En fait, ce que j'avais pris pour une pieuse assemblée était une bande « d'ennemis de la démocratie ». Oui ! Des fauteurs de troubles. Des rouges ? Non, des verts qui ne demandent qu'à le devenir.

Je t'écris du Kara Kul

Karakul (Tadjikistan), 16 septembre 2009. Je t'écris du Kara Kul, assis sur les talons, les doigts engourdis par le froid glissés sous mes genoux, incapable de tenir un stylo ; incapable de rien, si ce n'est regarder les eaux sombres du lac aux reflets d'émeraude, grelotter et penser à toi. Il fallait un but à ce voyage et c'était celui-là : l'endroit de la Terre le plus éloigné de la mer. J'y suis. Qu'est-ce qui me retient désormais d'en faire mon Grand Bleu, mon Yukon ? De me fondre dans mon rêve, de disparaître avec lui dans la brume du petit matin ? Ce matin justement, dans le ciel, à défaut de brume, des queues de chat annonçaient la neige.

J'aurais aimé que tu sois là à me demander le nom des pics qui bordent le lac tant, dans ton esprit, il ne fait aucun doute que je les connais tous. Assis sur une grosse pierre, comme je le suis en ce moment, nous serions restés silencieux à attendre qu'un poisson sorte sa tête de l'eau, entre deux vagues. Tu aurais ri aux éclats en le montrant de ton doigt bleui par le froid. Et s'il n'y avait pas de poisson ? Et s'il n'y en avait plus ? S'il n'y en avait jamais eu, ni en avril ni jamais ? La vie a déserté le Kara Kul depuis longtemps, mais je ne te le dis pas. Un vent du sud souffle de montagnes encore plus hautes et dépose sur le rivage la mue saline du lac. La tourbe, momifiée dans ses cristaux blanchâtres, se meurt. Je protège ta main des caresses du vent, trop sec pour ta peau si fragile. Tu frissonnes. Je te serre dans mes bras, t'enveloppe dans ma parka. Tu glousses de plaisir. Restons là, attendons un miracle.

L'espoir de nous retrouver a eu raison de tous les obstacles. La route fut longue et difficile. Plus d'une fois, j'ai failli renoncer. Depuis deux jours, je campais à une centaine de kilomètres d'ici. J'attendais sur le bord de la route qu'une voiture ou un camion s'arrêtât. Le lacet de bitume enjambait un pont de pierres puis filait plein sud pour disparaître dans la chaîne de montagnes dominée par le mont Lénine. Rien ni personne ne passait ! Allais-je une fois de plus renoncer si près du but ? Lorsque la tentation de rebrousser chemin devenait insupportable, je bravais un vent pénétrant, marchais jusqu'au pont sous un soleil brûlant, en ne pensant qu'à toi, qu'à nous. Alors je revenais et lisais quelques pages d'un volumineux ouvrage à l'ombre du blockhaus en ruine.

Je te tiens, tu me tiens par la main et nous restons là, en silence, figés dans notre contemplation réciproque, moi te regardant, toi me regardant. Les braiments d'un âne, dans la pâture, ne nous troublent pas. Je sens, au loin, les regards d'une bande de garnements trop peureux pour s'approcher. Venais-tu me chercher, sachant que je n'ai jamais appris à conjuguer le verbe rentrer ? Les voyageurs te le diront, le plus difficile dans le voyage c'est le retour. Pour cela, ils ne rentrent jamais vraiment, ne font que passer. Tu as disparu dans l'onde au moment où je t'expliquais, sur mon ton

paternel, la raison pour laquelle je ne rentre pas. Alors seul, je me suis levé au milieu d'une nuit noire constellée d'étoiles comme plus jamais je n'en ai revu – ou peut-être seulement rêvé – depuis l'enfance, et j'ai marché... marché... marché. Jusqu'à ce que la neige tombe... tombe... tombe.